

## Le débat sur l'automatisation : un enjeu décisif pour la théorie marxienne ?

Autour de Benanav et Smith

David Buxton

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/variations/2188>

DOI : [10.4000/variations.2188](https://doi.org/10.4000/variations.2188)

ISSN : 1968-3960

### Éditeur

Les amis de Variations

### Référence électronique

David Buxton, « Le débat sur l'automatisation : un enjeu décisif pour la théorie marxienne ? », *Variations* [En ligne], 25 | 2022, mis en ligne le 23 septembre 2022, consulté le 24 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/variations/2188> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/variations.2188>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Le débat sur l'automatisation : un enjeu décisif pour la théorie marxienne ?

Autour de Benanav et Smith

David Buxton

---

Aaron Benanav, *Automation and the Future of Work*, (Verso, Londres), 2020. Trad. Fr. par Léa Nicolas-Teboul, *L'Automatisation et le futur du travail* (Editions Divergences, Paris), 2022.

Jason E. Smith, *Smart Machines and Service Work* (Reaktion, Londres), 2020. Trad. Fr. par Laure Deslandes, *Les capitalistes rêvent-ils des moutons électriques ?* (Editions Grevis, Caen), 2021.

- 1 À quoi ressemblera le monde du travail de demain ? Chacun à sa manière, les deux livres sus-mentionnés contestent le discours dominant sur son automatisation inévitable. En raison de leur publication quasi simultanée dans le monde anglo-saxon, et de la similarité de leurs conclusions, ils ont été plutôt traités ensemble, notamment dans des recensions généreuses dans *The Los Angeles Review of Books* et *The New Yorker*<sup>1</sup>. Alors que Benanav a reçu une formation assez classique en sciences économiques à l'université de Chicago, Jason Smith vient d'une discipline aux antipodes : l'histoire et la philosophie de l'art. Pour ce qui concerne les autres contributeurs à ce dossier thématique, si Moraitis et Copley sont économistes, et Roth un sociologue avec une formation d'économiste, Harvey, Horgan et Read, par contre, sont philosophes. Force est de reconnaître qu'ici, économistes, sociologues et philosophes interviennent sur le même objet à titre d'égalité, fait assez rare pour qu'on le souligne, et qui m'encourage à apporter mon grain de sel à une question d'une envergure certaine.
- 2 Les deux auteurs voient l'origine de la stagnation actuelle dans la baisse structurelle de la productivité, mais avec des explications différentes : Benanav met l'accent sur la surcapacité à l'échelle mondiale, alors que Smith l'explique par la montée du travail improductif, ce qui entrave le processus d'accumulation du capital. Leurs contributions dans le présent numéro de *Variations* apportent des éclaircissements quant à leurs positions théoriques respectives (celle de Jason Smith est en partie une réponse à la

critique de Bo Harvey<sup>2</sup>). Jason Read n'a pas été le seul à parler, certes dans un blog qui consigne ses notes de recherche au fil de l'eau, de « deux livres [qui] se complètent bien [...] : [...] sans couvrir exactement le même terrain, [ils] se chevauchent trop pour qu'on puisse provoquer un débat entre eux ». Pour des raisons stratégiques, j'aimerais prendre justement cette appréciation à rebours, et pointer au contraire quelques enjeux théoriques à même de provoquer un débat entre deux livres dont la lecture croisée s'impose.

- 3 L'argument de Smith s'appuie sur l'articulation de deux théorisations inabouties (et controversées) de Marx : la distinction entre travail productif et travail improductif d'un côté, et baisse tendancielle du taux de profit de l'autre. La première est peu explorée par des économistes marxistes, probablement en raison des exemples datés utilisés par Marx et des flottements dans son argument, alors que pour des économistes académiques, la distinction en question se fonde dans la division mondiale du travail. Schématiquement, Marx suit Adam Smith en affirmant que seul le travail créant de la survalue qui peut être réinvestie est « productif ». Le travail « improductif » ne fait que consommer les revenus de ceux qui les paient : le modèle pour Adam Smith est le travail du domestique, dont « [les] services disparaissent ordinairement à l'instant même où ils sont rendus, et laissent rarement une trace ou une valeur »<sup>3</sup>. De son côté, Marx écrit :

« Un [des] plus grands mérites scientifiques [d'Adam Smith] est d'avoir défini le travail productif comme travail qui s'échange immédiatement contre le capital. [...] Par-là est établi aussi de façon absolue ce qu'est le travail improductif. C'est du travail qui ne s'échange pas contre du capital, mais immédiatement contre du revenu, donc du salaire ou du profit. [...] Un comédien par exemple, un clown même, est par conséquent un travailleur productif du moment où il travaille au service d'un capitaliste (de l'entrepreneur), à qui il rend plus de travail qu'il n'en reçoit sous forme de salaire, tandis qu'un tailleur qui se rend au domicile du capitaliste pour lui raccommoquer ses chaussures ne le lui fournit qu'une valeur d'usage et ne demeure qu'un travailleur improductif. Le travail du premier s'échange contre du capital, le travail du second contre du revenu. Le premier crée une plus-value ; dans le cas du second c'est un revenu qui est consommé. Ici, le travail productif comme le travail improductif sont toujours considérés du point de vue du possesseur de l'argent, du capitaliste, et non pas de celui du travailleur. Un écrivain est un travailleur productif, non pas qu'il produit des idées, mais dans la mesure où il enrichit l'éditeur qui publie ses écrits ou encore s'il est le travailleur salarié d'un capitaliste<sup>4</sup>. »

- 4 Marx se démarque donc d'Adam Smith en étendant la définition du travail productif à des « services » immatériels pour peu que, s'échangeant contre du capital, ils entrent à leur tour dans la sphère de la marchandise. Il agit d'une extension de la notion de « service », qui n'est plus limitée aux prestations du domestique, ou du tailleur « qui se rend au domicile ». Autrement dit, le travailleur salarié qui rend un service pour d'autres produit de la valeur, si celle-ci est appropriée par le capitaliste ; au temps de Marx, le travail des « services » sortant de la sphère domestique n'est qu'à ses débuts. Marx continue :

« Un entrepreneur de spectacles, de concerts, de bordels, etc. achète la disposition temporaire de la puissance de travail des comédiens, des musiciens, des prostituées, etc., [en fait] il achète ce travail dit "improductif" dont les services "disparaissent ordinairement à l'instant même où ils sont rendus" et ne se fixent ni ne se réalisent en un "objet durable". [...] En les vendant au public, il récupère leurs salaires et obtient un profit. Et ces services ainsi achetés lui donnent la faculté de les acheter à nouveau, c'est-à-dire qu'ils renouvellent eux-mêmes le fonds sur lequel ils sont

payés. Il est vrai que ces services sont payés à l'entrepreneur lui-même sur les revenus du public. Mais il est tout aussi vrai que cela vaut de tous les produits dans la mesure où ils entrent dans la consommation individuelle. Un pays ne peut certes exporter ces services en tant que tels ; mais il peut exporter ceux qui les fournissent. C'est ainsi que la France exporte des maîtres de danse, des cuisiniers, etc., et l'Allemagne, des maîtres d'école<sup>5</sup>. »

- 5 Encore une fois, la distinction établie par Adam Smith s'évapore à mesure que les « services » d'autrefois intègrent l'économie des « profits » (Marx ne parle pas de survaleur), et deviennent même exportables en étant incarnés par des personnes salariées porteuses du génie de chaque pays. L'échelle passe subitement de la prestation de service pour un capitaliste individuel à une catégorie de l'économie nationale. Le regroupement – indu, voire bizarre pour le lecteur d'aujourd'hui – des « comédiens, musiciens et prostituées » exprime néanmoins le sous-développement de cette catégorie du temps de Marx. On est loin de la généralisation d'un secteur qui comprend jusqu'à 80% des emplois dans certaines économies avancées d'aujourd'hui, même si son unité générique est contestée par Jason Smith<sup>6</sup>. Dans ce contexte, la distinction classique d'Adam Smith et l'élargissement marxien de la notion de travail productif n'opèrent plus<sup>7</sup>.
- 6 Et chez les économistes orthodoxes et chez les économistes marxistes, selon Jason Smith, la notion de productivité reste « confuse et contradictoire ». Pour résoudre cette « question épineuse », il reprend les travaux des économistes Paul Mattick et Fred Moseley :
- « [I]l existe un taux de croissance de la productivité différenciable entre les dimensions productives et non productives de l'économie. Les gains de productivité dans les activités productrices de valeur (avec quelques exceptions importantes) tendent à s'accroître plus vite que celles qui distribuent de la valeur. L'expansion relative du secteur non productif qui en résulte exerce une pression écrasante vers le bas sur le taux de profit global. Le seul espoir pour soulager cette pression est une montée de la productivité dans le "secteur" non productif (le terme est trompeur, car la distinction entre activités productives et non productives traverse les secteurs et même les entreprises individuelles)<sup>8</sup>. »
- 7 Il manque alors une articulation théorique entre la première définition de Marx de travail improductif, influencée par celle d'Adam Smith, et calquée sur le service domestique payé directement par le bénéficiaire, et une définition qui englobe un secteur entier de l'économie, celui dit « improductif », dont la « profitabilité » est rendue possible par la survaleur produite ailleurs<sup>9</sup>. Problème relevé par Jason Smith quand il parle du travail « improductif » dans les services, « secteur » caractérisé néanmoins par sa « productivité faible ».
- 8 La « solution » à cette contradiction se trouve peut-être dans la distinction faite par Marx entre les formes de subsumption formelles et réelles au capital (dans le fameux chapitre VI inédit du *Capital*). Le secteur « improductif » des services ne permet pas l'accumulation du capital, c'est-à-dire que les profits ne sont pas réinvestis dans un quelconque processus de production qui produit de la valeur. Le travail improductif devient « productif » dès lors qu'il y a subsumption formelle au capital, qui ne produit que de la survaleur absolue, sans innovation technologique ni transformation organisationnelle. La distinction est analytique et non empirique ; le terme « improductif » ne désigne pas ici une catégorie comptable, mais un secteur d'une faible productivité relative. Comme le dit Jason Smith dans son entretien avec Tony Smith : « Les gains de productivité dans les activités productives de valeur [...] tendent à

s'accroître plus vite que celles qui distribuent de la valeur. L'expansion relative du secteur non productif qui en résulte exerce une pression écrasante vers le bas du taux de profit global<sup>10</sup>. » Autrement dit, la part nécessaire de l'économie consacrée à la réalisation de la valeur, notamment les emplois dans le processus de circulation, devient plus importante que celle consacrée à la production de valeur. La baisse du taux de profit fait diminuer le taux d'investissement, ce qui ralentit l'accumulation du capital, justement parce que les services génèrent des coûts de fonctionnement additionnels à financer avec la somme totale de survaleur. Le résultat est ce que Jason Smith appelle « une économie impitoyablement stagnante ».

- 9 Même dans une économie développée, selon les circonstances politiques et les rapports de force entre capital et travail, la production capitaliste peut recourir à la survaleur absolue comme méthode d'accroître le taux d'exploitation<sup>11</sup>. Cela étant dit, la survaleur absolue ne provient pas uniquement de l'allongement de la journée de travail. Comme l'affirme Jason Smith : « on peut également concevoir la survaleur absolue dans le contexte de l'exploitation intensive, où le rendement est augmenté non en allongeant la durée du travail, mais en accélérant son rythme. [...] [A]lors que les innovations technologiques pour faire accroître la productivité ne connaissent pas de limites intrinsèques, l'intensification du travail rencontre ses limites dans les corps brisés des travailleurs<sup>12</sup>. » S'agissant du travail dans les services, Smith aurait pu parler en plus des esprits brisés, des limites non pas physiques, mais psychiques à l'extraction de la survaleur absolue, comme en témoigne l'épidémie contemporaine des cas de *burnout*, et de dépression nerveuse, voire des suicides sur le lieu du travail<sup>13</sup>.
- 10 La deuxième théorie sous-tendant l'argument de Smith est celle de la baisse tendancielle du taux de profit. Dans le chapitre 13 du troisième livre du *Capital*, Marx avance la théorie que, pour le système capitaliste dans l'ensemble, le taux de profit tend à baisser par rapport à la quantité de capital investi. Cela est la conséquence logique de la théorie de la valeur-travail : seul le travail vivant (capital variable) est producteur de survaleur, mais la concurrence entre capitalistes les pousse à investir toujours plus dans du capital fixe (les machines) afin d'augmenter la productivité, course en permanence nécessaire ne serait-ce que pour « rester dans le jeu ». Sur le long terme, l'investissement en capital fixe tend à croître plus vite que les profits dérivés : c'est ce que Marx appelle « l'augmentation de la composition organique du capital ». Dans l'exposé de Marx, il s'agit d'une tendance, et non une loi, car il existe une série de contre-tendances économiques et politiques (baisse des salaires, baisse des prix du capital fixe) qui peuvent empêcher la tendance de s'exprimer. La validité de cet argument est sujette à controverse, et toute une école du marxisme – le marxisme analytique – le rejette formellement (ainsi que la théorie de la valeur-travail) en raison d'une absence de preuves empiriques convaincantes. Mais, comme l'affirme Smith, on ne peut confirmer ou infirmer cette tendance par des statistiques produites à d'autres fins :

« En effet, aucun standard ne prévaut pour mesurer le taux de profit, ni même pour le définir. Les statistiques gouvernementales se basent avant tout sur les rapports d'entreprises privées ; les profits sont généralement attribués à toute activité réalisée par les entreprises qui génèrent des profits par rapport aux dépenses. Les données collectées par les économistes font la différence entre les profits rapportés au niveau sectoriel, distinguant les profits financiers de ceux générés par le secteur industriel, mais ces méthodes ne prennent pas en compte le fait que les profits financiers, générés par les secteurs bancaires et financiers intermédiaires offerts aux entreprises, sont déduits des entreprises créant de la valeur, ces dernières

devant payer les prêteurs pour l'accès au capital. Ces difficultés de définition et de mesure rendent peu fiables les données publiées sur la profitabilité des entreprises ; c'est pour cette raison que le taux d'investissement des entreprises demeure le meilleur indicateur des niveaux actuels de profits dans toute l'économie, quand bien même il s'agit d'un indicateur indirect<sup>14</sup>. »

- 11 La « preuve » de la baisse tendancielle du taux de profit serait donc indirecte : la baisse du taux d'investissement « productif » des entreprises en faveur des rachats des actions propres, et la montée correspondante du capital fictif. Passer par des indices indirects pour étayer des hypothèses scientifiques n'est pas une démarche illégitime : pendant longtemps, le trou noir n'était qu'une construction mathématique, puis une prédiction logique de la théorie de la relativité à même d'orienter la recherche observationnelle ; jusqu'à 2016 (première détection) et à 2019 (première image captée), la preuve de son existence restait néanmoins indirecte (observation de disques d'accrétion externes)<sup>15</sup>. À cela s'ajoute, à la différence des sciences naturelles, le facteur historique dans l'argument marxien : il s'agirait d'une tendance qui ne se réalise pleinement que dans la mesure où la logique interne du capitalisme se déploie sans entraves, ne devenant « visible » que dans son état crépusculaire, tel l'envol mythique de la chouette de Minerve.
- 12 *Le Capital* est marqué par une forte tension entre ses parties logiques (et a-historiques) et historiques ; il n'est pas clair si Marx place la baisse tendancielle du taux de profit dans la première ou la seconde catégorie. La dernière requiert une mise à jour constante, parfois même une correction ou une réévaluation, mais l'argument logique, qui est parfois non abouti ou lacunaire, a toujours résisté aux tentatives d'historicisation, comme en témoigne le problème pérenne de la périodisation du capitalisme. Plus précisément, comme le demande Bo Harvey, faut-il qualifier la crise actuelle d'historique (une crise parmi d'autres) ou de structurelle (une crise finale, impossible à résoudre dans le cadre du mode de production capitaliste) ? Il serait peut-être utile ici de mobiliser le concept avancé par Robert Kurz de « borne interne » ou de « limite absolue » du capitalisme, qui se manifeste dans la chute de la masse de valeur, et pas seulement du taux de profit<sup>16</sup>. Ainsi, c'est lorsque la baisse tendancielle du taux de profit prend la forme d'une chute durable de la masse de valeur qu'on pourrait parler de limite absolue du capitalisme, de crise structurelle finale. Mais ce débat est loin d'être tranché chez les économistes se réclamant de Marx<sup>17</sup>. Smith a l'intuition que l'avenir de la théorie marxienne s'y joue, du moins en partie.
- 13 Cette toile de fond apocalyptique d'une économie non pas simplement malade, mais agonisante est plus ou moins présente dans les deux livres. Smith parle dans son livre de la baisse tendancielle du taux de profit, mais n'y revient pas dans l'article publié ici ; malgré son assurance sur d'autres questions théoriques, Bo Harvey ne s'y engage pas non plus. Il faut croire que cette théorie reste sulfureuse. Benanav, dont le cadre théorique est moins explicite, préfère mettre l'accent sur l'augmentation tendancielle de « l'armée industrielle de réserve », manifestée moins dans le taux du chômage que dans l'expansion d'emplois pénibles à bas salaire dans les « services ». Ainsi, pour Benanav, « l'économie mondiale actuelle en est venue à ressembler à celle que Marx analysait dans *Le Capital*, au beau milieu du XIXe siècle [...] Pour Marx, l'augmentation de cette surpopulation [relative] représentait une "loi générale et absolue de l'accumulation capitaliste"<sup>18</sup>. » À la différence de Smith, l'analyse de Benanav ne fait pas référence à la théorie de la valeur, à l'instar de son directeur de thèse, Robert Brenner, qui a insisté sur des facteurs politiques contingents (notamment la lutte des classes)

plutôt que de facteurs structurels et économiques dans l'émergence et dans l'évolution du capitalisme ; on a parlé alors du « marxisme politique » à l'opposé du « marxisme économique » dominant dans l'historiographie marxiste. Ce cadre théorique latent explique en grande partie le hiatus chez Benanav entre une analyse convaincante de la stagnation actuelle et sa foi en la possibilité réalisable d'un monde d'abondance futur. À son actif, Benanav n'esquive pas le problème :

« Désespérer du potentiel émancipateur des luttes sociales n'a rien de déraisonnable. Seule une longue mobilisation de masse pourrait desserrer l'étau du néolibéralisme, alors que le seul mouvement qui ait eu la taille et la force pour entreprendre cette tâche – le mouvement ouvrier historique – a été complètement défait. Aujourd'hui, les grèves et les manifestations ouvrières sont surtout défensives : ces luttes tentent de ralentir le rythme du rouleau compresseur capitaliste dans sa marche vers plus d'austérité, plus de flexibilité du travail, plus de privatisation, en réaction au ralentissement économique qui semble ne jamais devoir finir. Le mouvement ouvrier n'a pas réussi à proposer de véritable réponse aux pertes d'emplois causées par la technologie en période de ralentissement économique. »

- 14 Jason Smith partage ce constat pessimiste quant aux possibilités futures du mouvement ouvrier : « Aujourd'hui, on ne voit que des solutions unilatéralement négatives à la contradiction entre capital et travail : le sabotage systématique des moyens de surveillance ; le refus massif du travail salarié, et de la dégradation physique et mentale<sup>19</sup>. » Le problème n'est pas nouveau. Déjà dans les années 1960, Marcuse place sa foi dans les étudiants radicalisés et dans la contre-culture (alliés aux mouvements du Tiers-monde) comme « catalyseurs » de transformation sociale, au lieu du prolétariat industriel<sup>20</sup>. Une trentaine d'années plus tard, le courant « critique de la valeur » groupé autour de Robert Kurz y fait écho à sa manière :

« Un nouveau sujet révolutionnaire doit être cherché là où, au sein même du travail social global, apparaissent déjà dans des conditions capitalistes les éléments d'une négation idéale et pratique du travail lui-même [...] À l'insu des nostalgiques du marxisme, une large strate sociale s'est cristallisée, pour laquelle la non-identification à sa propre catégorie sociale est devenue depuis longtemps une partie essentielle de la compréhension de soi et de la pratique existentielle quotidienne. Dans les jeunes générations, un usage très « pragmatique » et désillusionné de différentes sources de revenus variées est de plus en plus accepté et répandu. [...] Pour faire figure de sujet révolutionnaire, sont ainsi prédestinés les membres de toutes les couches et de tous les groupes que le rapport-capital moderne, devenant flexible, libère d'ores et déjà de l'horizon des formes de vie identificatrices...<sup>21</sup> »

- 15 Jason Smith, quant à lui, semble proposer pour ce rôle les enseignants (entre autres) en raison de leur position stratégique dans la division sociale du travail ; il cite aussi les Gilets jaunes – mouvement très ambigu sur la plan politique – pour leur capacité à s'organiser en dehors de leurs lieux de travail, désormais dispersés. Peut-être la question d'agent de transformation est-elle trop conjoncturelle pour être posée de cette façon, et en cache une autre encore plus problématique : celle de la transition entre le capitalisme et un mode de production postcapitaliste hypothétique (en supposant que puisse être écartée la contingence d'une révolution singulière menée par un parti de type marxiste-léniniste qui s'arroge la tâche de mener à bien le processus de transition, option historique qui a systématiquement échoué). En cédant un peu à la provocation, on serait tenté d'appeler, comme expérience de pensée dialectique, à une transposition spéculative dans le présent du débat classique (dit « de Brenner ») sur la transition du féodalisme au capitalisme, débat entre « le marxisme politique » et « le

marxisme économique », entre volontarisme et déterminisme<sup>22</sup>. C'est sur ce terrain-là que le débat entre le marxisme issu de la théorie de la valeur et le marxisme analytique devrait idéalement avoir lieu, sans que ses finalités soient fixées d'avance. Benanav préfère sauter directement à une description normative d'un monde postcapitaliste, « utopie » selon lui non seulement désirable, mais réalisable.

- 16 En fait, on a l'impression que la vraie ligne de tension dans le livre de Benanav se trouve non chez Marx, mais chez Keynes. Comme l'indique Gary Roth, l'explication de la crise en termes de surproduction (ou de surcapacité) et de sous-investissement s'inscrit plutôt dans l'orbite keynésienne. Mais Benanav rejette avec force les mesures keynésiennes (y compris - quoique de manière nuancée - l'idée d'une allocation universelle), et conteste leur efficacité, même lors du boom économique de l'après-guerre, résultat selon lui d'une expansion industrielle sans précédente, et non des dépenses infrastructurelles : « les chercheurs ont tendance à croire que les années 1970 ont sonné la fin de l'ère keynésienne, alors que, d'une certaine façon, elles n'en étaient que le début »<sup>23</sup>. Mais comme l'affirment Moraitis et Copley, les dépenses publiques importantes depuis les années 1970, sur fond de « stagnation séculaire », ne sont pas de facture keynésienne mais néolibérale, caractérisée par un cocktail amer de réductions d'impôts et de financements par la dette, expérience désastreuse. Pour Benanav, « cet endettement n'a pas relancé l'investissement des entreprises dans de nouveaux capitaux fixes, mais leur a permis de réaliser des fusions ou de nouvelles acquisitions, ou encore de racheter leurs propres actions<sup>24</sup>. » Il serait vain donc selon lui de vouloir relancer la croissance par des mesures keynésiennes « orthodoxes ». Mais cela ne l'empêche pas dans l'entretien publié dans ce numéro d'affirmer, tel un éditeur des pages économiques, que « puisque les taux d'intérêt se sont effondrés, c'est maintenant qu'il faut emprunter [...], qu'il faut investir massivement [...] pour améliorer le niveau de vie [de tout le monde] ».
- 17 Benanav mobilise des keynésiens radicaux comme Joan Robinson et William Beveridge (architecte de l'État providence en Grande-Bretagne) qui préconisaient dès les années 1940 la socialisation des investissements et la réduction de la journée du travail<sup>25</sup>. Keynes lui-même prédisait dans une future société « post-rareté » l'avènement d'une semaine de travail limitée à quinze heures. Benanav reprend ce flambeau ; son utopie, avec ses associations libres et ses citoyens autonomes - mais sans planification centrale, précise-t-il - ressemble beaucoup à celle proposée par le sociologue Erik Olin Wright (cité dans une note), dont le rattachement au marxisme analytique est manifeste<sup>26</sup>. La pierre de touche d'une stratégie keynésienne radicale reste le plan Meidner, cité par Wright et par Benanav. Élaboré par l'économiste Rudolf Meidner et ses collègues de la Confédération des syndicats suédois en 1971, le plan Meidner visait à imposer aux entreprises d'au moins cinquante employés la distribution d'actions propres à destination de ceux-ci, à raison de 20% de leurs bénéfices annuels. Pour Benanav, « c'est précisément la menace de désinvestissement du capital pendant les années 1970 qui a conduit à l'abandon du premier plan Meidner en Suède. Un tel plan serait encore plus difficile à mettre en œuvre aujourd'hui, alors que les organisations de masse de la classe ouvrière sont beaucoup plus faibles, et la croissance ralentie. [...] Les capitalistes s'opposent féroce à toute réforme susceptible de menacer leur mainmise sur les décisions d'investissement. [...] Seule une conquête de la production, qui arrachera enfin ce pouvoir aux capitalistes, rendant la grève du capital inopérante, peut ouvrir la voie à un avenir d'abondance<sup>27</sup>. »



- 18 Appelées à neutraliser les phases cycliques du capitalisme, à faire advenir une économie plus équilibrée dans la durée, les politiques keynésiennes restaient essentiellement technocratiques ; aucun avancement vers une société postcapitaliste ne sera possible sans lutte politique déterminée, et à l'issue toujours incertaine. La question qui se pose ici est de savoir dans quelle mesure ces propositions participent, même marginalement, d'un processus de transition vers un tel horizon. À cet égard, le plan Meidner, qui, certes, visait à redistribuer les profits et à donner plus de pouvoir aux travailleurs, ne ferait que transformer graduellement ceux-ci en petits actionnaires d'une entreprise nationale en concurrence avec d'autres sur le marché international<sup>28</sup>. Benanav a sûrement raison de pointer les limitations, voire les aspects régressifs, des propositions actuelles en faveur d'une allocation universelle, mais l'idée, qui casse le rapport d'identité entre travail salarié et rémunération sociale, est potentiellement plus « transitionnelle ». Comme l'affirme Amelia Horgan, on peut la soutenir pour des raisons normatives et non pratiques. Et face à la menace suprême quant à la survie même de l'espèce humaine que constitue le changement climatique, il faudra une planification non pas centrale, mais supranationale ; des formes de planification non technocratiques restent à être inventées. Mais la poursuite de l'accumulation capitaliste, même régulée, n'est plus une option viable.

---

## NOTES

1. <https://lareviewofbooks.org/article/why-has-capitalism-run-out-of-steam/> ; <https://www.newyorker.com/books/under-review/the-problem-with-blaming-robots-for-taking-our-jobs/>
2. On peut lire un bon résumé du livre de Jason E. Smith dans l'entretien avec lui paru dans le numéro précédent de *Variations* : <https://journals.openedition.org/variations/2028>
3. Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (traduction : Germain Garnier), tome 2, chapitre 3, H. Agasse, 1802 (1776), p. 93-4.
4. Marx, *Théories sur la plus-value*, tome 1 (traduction sous la responsabilité de Gilbert Badia), Éditions sociales, 1970, p. 167. (Notez que le terme « plus-value » (*Mehrwert*) ici est rendu par « survaleur » dans la nouvelle traduction du *Capital livre 1* (Éditions sociales, 2016) sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre ; *Théories sur la plus-value* est en attente d'une nouvelle traduction).
5. *Ibid.*, p. 178.
6. Voir l'article de Jason Smith dans ce numéro. Cf. aussi : « En concordance avec les tendances à plus long-terme, la quasi-totalité de la croissance nette de l'emploi (soit dix-neuf emplois sur vingt) aux États-Unis durant [la période 2020-24] est attendue [selon les projections du Bureau des statistiques du travail] dans le large secteur des « services », un grand fourre-tout de professions et de processus de travail qui totalisent déjà plus de 80 % de l'emploi dans la plupart des pays développés. » (Smith, *Les capitalistes ...*, *op. cit.*, p. 171).
7. Ce qui complique l'argument ici, c'est un autre concept marxien : celui des « faux frais de production », à savoir les nombreuses activités en amont (éducation, formation, construction et maintien des infrastructures) et à côté (soins médicaux, comptabilité, nettoyage, conseils juridiques) du processus de production qui, le plus souvent, n'obéissent pas à la logique de la

valeur et qui, pour la plupart, sont à charge de l'État, financés par les impôts et autres revenus publics (cf. *Théories sur la plus-value*, p. 179 où Marx parle des « services du médecin »).

La discussion chez Marx sur la formation en amont d'une force de travail qualifiée est inaboutie (*Le Capital*, livre 1, *op. cit.*, p. 193-4). Sur ce dernier point, lire le commentaire éclairant de Ludovic Hetzel, *Commenter « Le Capital, livre 1 »*, Éditions sociales, 2019, p. 465-75 ; sa critique tourne autour du décalage temporel entre le coût de la formation (« évènement global unique ») et son incorporation dans la valeur d'un produit particulier.

8. Jason E. Smith, article dans ce numéro.

9. Cette articulation théorique doit désormais tenir compte des thèses marxistes et féministes de Roswitha Scholz, pour qui la distinction entre sphères productives et improductives de la valeur reproduit le rapport patriarcal du masculin et du féminin. (Roswitha Scholz, *Le Sexe du Capitalisme. « Masculinité » et « féminité » comme piliers du patriarcat producteur de marchandises*, Crise et critique (Albi), 2019).

10. Jason E. Smith, <https://journals.openedition.org/variations/2028>

11. C'est ce qu'implique Marx – si l'on veut bien – quand il écrit : « Le capital se subordonne d'abord le travail dans les conditions techniques où il le trouve historiquement. [...] La production de survalueur [...] par simple allongement de la journée de travail, est donc apparu indépendamment de tout changement du mode de production lui-même. Elle n'était pas moins efficace dans l'ancienne boulangerie qu'elle ne l'est dans la filature moderne » (*Le Capital livre 1*, *op. cit.*, p. 301).

12. Jason E. Smith, article dans ce numéro.

13. Voir le livre classique du psychiatre Christophe Desjours, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Seuil, 1998.

14. Jason E. Smith, *Les capitalistes...*, *op. cit.*, p. 144.

15. On pourrait citer également à cet égard le boson de Higgs, postulé mathématiquement en 1964 avant d'être « découvert », selon des critères scientifiques préétablis théoriquement, au grand collisionneur de hadrons (LHC) à Genève en 2012, toute détection directe étant impossible en raison de la nature de l'objet.

16. Selon Anselm Jappe, Marx « ne se posait pas le problème, parce qu'il s'attendait, comme l'ont fait depuis les marxistes, à ce que le capitalisme, bien avant de rencontrer sa limite interne et de s'effondrer sur lui-même [...] disparaîtra pour une autre raison : avec le prolétariat, le capitalisme crée son propre ennemi, son « fossoyeur ». » (Jappe, *Les Aventures de la marchandise*, Denoël, 2003, p. 144-45).

17. Voir notamment le débat entre David Harvey et Michael Roberts, consultable ici : <http://davidharvey.org/2014/12/debating-marx-crisis-theory-falling-rate-profit/>

18. Pour un exposé plus détaillé de cette loi d'accumulation capitaliste (la tendance de l'armée de réserve d'accroître sur le long terme), voir Aaron Benanav et John Clegg, « Misère et dette », *Endnotes* no.2, avril 2010, <https://endnotes.org.uk/translations/endnotes-misere-et-dette/> Pour une théorie du déclin du taux de profit qui n'est pas ancrée dans une conception marxienne de la valeur (explicitement rejetée), voir Robert Brenner, « Uneven Development and the Long Downturn: The Advanced Capital Economies from Boom to Stagnation, 1950-98 », *New Left Review*, 229, mai-juin 1998. Voir aussi la critique de Brenner par Fred Moseley, « The Decline of the Rate of Profit in the Postwar US Economy. A Comment on Brenner », <http://gesd.free.fr/moseley2b.pdf> Le débat entre Brenner et Moseley anticipe celui, virtuel, entre Benanav et Smith.

19. Jason E. Smith, article dans ce numéro.

20. Dans *Vers la Libération* (1969, mais écrit avant les « évènements » de mai 68), Marcuse donne acte à la Nouvelle Gauche d'avoir « réveillé le spectre d'une révolution qui subordonne le développement des forces productives et d'un niveau de vie plus élevé aux exigences de solidarité avec le genre humain, d'abolition de la misère et de la pauvreté par-delà les frontières

nationales et les sphères d'intérêt, et de réalisation de la paix ». Cité in Stefan Müller-Doohm, *Adorno. Une biographie*, Gallimard, 2004, p. 595.

21. Robert Kurz et Ernst Lohoff, *Le Fétiche de la lutte des classes*, Crise et critique, Albi, 2021 (1989), p. 84, 86-7

22. Ludovic Hetzel classe Brenner dans l'école du marxisme analytique, même si, contrairement à celle-ci (et notamment à son chef de file G. A. Cohen), Brenner met l'accent sur les « relations sociales de propriété » plutôt que sur les forces productives dans le processus de transition vers le capitalisme. Le « marxisme politique », qui ne suppose pas l'adhérence aux finalités d'une philosophie marxiste, refuse toute téléologie en faveur des contingences du processus historique. Voir Hetzel, *op. cit.*, p. 48. Pour sa part, David Harvey met Brenner dans le même panier que G. A. Cohen et John Roemer, celui des marxistes « non dialecticiens » de l'école analytique (*A Companion to Marx's Capital*, Verso, 2010, p. 13).

23. Aaron Benanav, *L'Automatisation ...*, *op. cit.*, p. 105.

24. *Ibid.*, p. 108.

25. Il est possible de voir en Joan Robinson le précurseur du marxisme analytique ; sa proximité à Keynes (et son rejet de la théorie de la valeur-travail) ne l'a pas empêchée de s'engager fortement en faveur du modèle volontariste du développement préconisé par la Chine populaire dans les années 1950 et 1960. Voir la préface d'Ulysse Lojkine au livre de Joan Robinson, *Essai sur l'économie de Marx*, Éditions sociales, 2022, <https://www.contretemps.eu/joan-robinson-marx-keynes-economie-capitalisme/>

26. Erik Olin Wright, *Utopies réelles*, La Découverte, 2017 ; *Stratégies anticapitalistes pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, La Découverte, 2020. Ce dernier livre est cité par Benanav, *op. cit.*, p. 172.

27. Benanav, *op. cit.*, p. 122. Précisons que la raison immédiate pour l'abandon du premier plan Meidner fut la défaite du parti social-démocrate par une coalition de droite aux élections suédoises de 1976.

28. En 2017, un article dans la revue américaine *Jacobin* a suscité un regain d'intérêt pour le plan Meidner comme stratégie socialiste. Voir <https://www.jacobinmag.com/2017/08/sweden-social-democracy-meidner-plan-capital>

---

## AUTEUR

### DAVID BUXTON

Professeur émérite en sciences de l'information et de la communication à l'Université Paris-Ouest –Nanterre.